

ÚJ TÖRTÉNELMI TÁR

FONTES MINORES

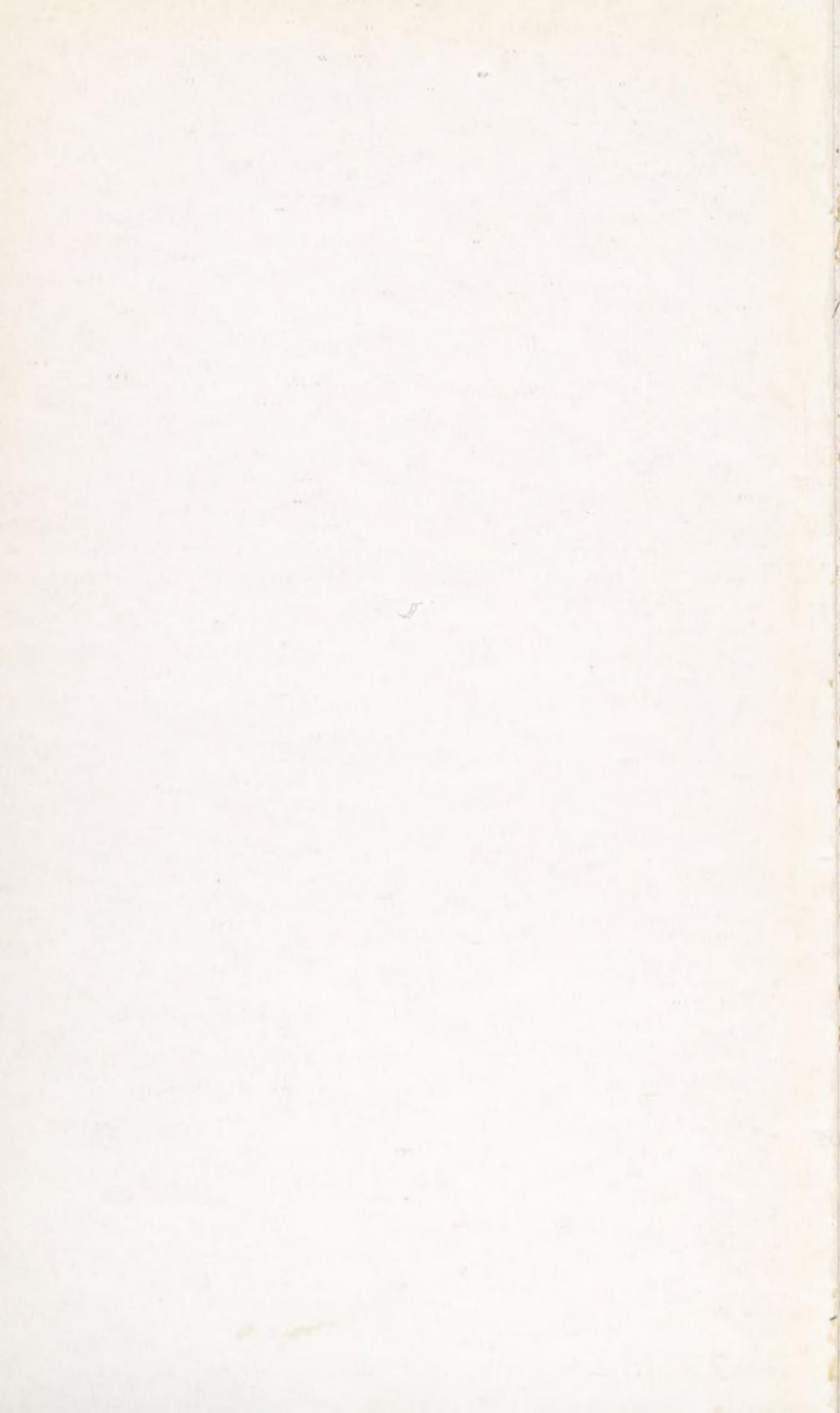
AD HISTORIAM HUNGARIAE SPECTANTES

1

LETTRE À M^r. DE VOLTAIRE
OU PLAINTÉ D'UN HONGROIS
(1764)

TEXTE PUBLIÉ PAR
IMRE VÖRÖS

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST
1987



0763

Fontes Minores
ad Historiam Hungariae Spectantes

ÚJ TÖRTÉNELMI TÁR

A Magyar Történészek Nemzeti Bizottságának
kiadványsorozata

Szerkesztőbizottság

Bak Borbála, Borsa Iván, Erényi Tibor,
Glatz Ferenc, Kállay István,
Kosáry Domokos (főszerkesztő),
Nagy József Zsigmond, Szakály Ferenc, Tarnai Andor

Lettre à M^r. de Voltaire
ou
Plainte d'un Hongrois
(1764)

(document inédit attribué
à János Fekete et Lőrinc Orczy)

texte publié par
Imre Vörös



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST 1987

508132

Ce volume de la « Nouvelle Collection Historique »
est publié pour le VII^e Congrès International
des Lumières,
tenu à Budapest du 26 juillet au 2 août 1987

Présentation du texte et postface
par

IMRE VÖRÖS

MÁGYAR
TUDOMÁNYOS AKADÉMIA
KÖNYVTÁRA

ISBN 963 05 4454 7

© Akadémiai Kiadó, Budapest 1987

Printed in Hungary

M. TUD. AKADÉMIA KÖNYVTÁRA
Könyvtár 5673 / 1987

Table des matières

Extrait du manuscrit	9
Transcription du texte	13
Imre Vörös: Voltaire – vu par deux poètes hongrois, en 1764	41
Bibliographie sommaire des recherches sur la ré- ception de Voltaire en Hongrie	55

Lettre à M^r. de Voltaire
ou
Plainte d'un Hongrois

(extrait du manuscrit en fac-similé)

Lettre à Voltaire
ou
Plainte d'un Hongrois.

Tel on voit le Berc du jour,
Du Levant au Couchant, du Midi jusqu'à l'Ourse,
Eclairer tour-à-tour dans sa Superbe course,
Les différents climats de ce mortel Séjour.

Note post face, ou tout ce qu'il vous plaira.

L'Auteur de l'Épître que vous venez de lire, vit dans un pays rigoriste, où l'épaisse et grossière ignorance de nos Gothiques Allemands n'a point encore été dissipée entièrement par les lumières du bon Sens, et l'utile flambeau de la Philosophie, malgré les Soins infatigables de la plus grande des Reines. Les Moines et les Prêtres y ont encore trop d'empire. Ils donnent des loix aux Belles-Lettres et aux arts qu'ils ne connoissent qu'à peine de nom. Voilà, mais Solide preuve qu'il faut plus d'un jour pour tirer un Temple de la Barbarie. Ils ont, le croirez-vous à la tête de la fenestre des livres; et s'il y a des Séculars parmi eux, ils sont aussi Superstitieux que des Moines, et bien moins Savans que les J. Par cette raison

tout lierre qui rit de la bonhomie avec laquelle nos Ayeux
craurent jureusement tous les contes de Beau-Yane, que des fous,
des serots leur persuadoient, tout lierre qui tend à démasquer
leur hypocrisie, leur méchanceté, qui veut rendre les hommes
meilleurs citoyens, en les affranchissant du joug de ces
Cartouffes détestables, qui violent les loix, divines et humaines
osent. Soutenir que la Majesté du trône même ne doit être
sacréé qu'autant que les Souverains veulent être leurs pre-
miers Sujets; tout lierre, dis-je, qui est marqué au coin de l'é-
quité et de la saine Philosophie, ou qu'on leur dit être tel;
car il est bien rare que ces Messieurs lisent, et plus rare
encore qu'ils comprennent ce qu'ils lisent, est défendu très
sévèrement. Ils veulent à l'exemple de Makomet nous
maintenir dans les fers de leurs erreurs par la Stupide
ignorance; mais ils n'y réussissent pas tout-à-fait, et
tout le mal que leur politique hypocrite nous fait, se réduit

à payer plus cher, et à avoir plus tard ces immortels ouvrages, ces archives de la raison et du bon Sens, ou des génies élevés et Supérieurs que la nature donne quelque fois pour éclairer, pour consoler les malheureux humains, tâchant d'écraser les serpens de la Superstition, et d'émousser le poignard du fanatisme. C'est cette raison qui a fait que je n'ai eu la dernière édition en 20. Tomes des œuvres du grand Voltaire; qu'après avoir achevé cette lettre. Il y a continué le tableau général de l'Europe; et il n'a pu s'empêcher de parler de Marie Thérèse, et de ses grands exploits. La vérité l'a même obligé de dire quelque peu de chose des Hongrois dont la fidélité et le zèle ont séclaté pour leur

Ann 1741. auguste Souveraine dans un temps où tous les pays héréditaires de la maison d'Autriche, penchoient vers les ennemis. Un pays libre qui ne souffroit qu'avec peine son joug, loin d'abuser de l'occasion qu'il avoit de s'affranchir, a

Transcription du texte

C'est en vain qu'un téméraire Auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète.
Si son astre en naissant ne l'a formé Poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif.
Pour lui Phoebus est sourd, et Pégase est rétif.
<O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.>

Boileau Art poétique Chant I

Préface

< De toutes les loix que l'établissement des Gouvernemens, ou plutôt les vices et les crimes des hommes rendent nécessaires, la plus juste, à mon avis, est la loi du Talion fondée sur ce principe du droit naturel : ne fais point aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, elle en est la suite. La crainte de nous attirer le mal que nous voudrions faire aux autres nous retient presque toujours ; et l'amour propre, ce premier mobile de nos actions, ce principe de nos vertus et de nos vices a fait de cette loi une des plus fortes barrières du crime, et le lien le plus utile de la Société. Tous les Etats en connoissent les influences : tous sont plus ou moins guidés par elle. Les Maris et les Auteurs seul paroissent la redouter moins que le reste des hommes. Ces derniers surtout ne craignent guères de représailles ; ils ennuyent impunément, sans redouter un malheur pareil. Soit qu'ils lisent très peu (je parle de ceux dont les écrits servent d'opium), soit qu'ils ayent le talent de trouver moins maussade tout ce qui ressemble à leurs ouvrages, nous n'en avons vu aucun jusqu'ici qui ait tâché de n'être pas ennuyeux par la crainte que ses Confrères ne l'endorment à leur tour. Les doctes compilations des savans en us ne sont pas plus courtes d'une ligne malgré cette loi, et les préfaces modernes ni plus utiles ni plus amusantes. Nous voyons tous les jours un pauvre et famélique Ecrivain mandier dans un humble discours les éloges du Public, et chercher à trouver des titres d'approbation pour son ouvrage. Il en excuse les défauts ; il en relève les beautés, et finit par se donner d'avance l'encens sur lequel il compte. Un autre plus caustique brave

le Public et les Lecteurs, et pour se mettre à l'abri de la critique, va établir que le bon goût a dégénéré, que la littérature n'est plus dans son lustre; que tout tombe en décadence; soit qu'il croye diminuer par là la honte de voir son livre méprisé, soit qu'il veuille à force d'injures nous arracher des éloges trop mérités. Je ne finirois pas si je voulois retracer tous les lieux communs des Préfaces insupportables que nos Auteurs mercénaires mettent en guise d'enseigne à la tête de leurs livres pour les débiter plus aisément. J'eus souvent le malheur d'être ennuyé par ces Orateurs postiches et leur maussade éloquence. Ce seroit ici une belle occasion de me venger. Si j'étois sûr qu'ils lisent, et qu'il n'y aura qu'eux qui liront cette bagatelle, je donnerois carrière à ma plume proluxe, et je tâcherois de leur rendre la pareille en les imitant. La Préface d'un ouvrage de douze pages feroit un volume; et cependant j'aurois beau y rassembler tous les traits des charmans Avant-propos modernes, toutes les phrases savantes des discours académiques; j'aurois beau épuiser toutes les figures d'une Rhétorique usée, en fouillant dans les replis tortueux de mon amour propre; j'aurois beau, dis-je, me prodiguer à crédit des éloges aussi magnifiques que ceux dont ces Messieurs se régalent, je ne serois encore vengé qu'à demi: mais une des premières vertus du Chrétien est le pardon des offenses. Pratiquons-la, et dans l'espérance que d'honnêtes gens pourront jeter les yeux sur ce rien, contentons-nous de donner les éclaircissemens nécessaires. > C'est la première bagatelle sortie de ma plume. Un de mes amis, Général de Houssarts au Service de Sa Majesté Impériale habitant des bords du Taïs, homme de lettre et Poète dans sa langue, mais qui ne sçait point assez le françois pour avoir un Stile, ayant lu les ouvrages de l'illustre M^r. de Voltaire, et n'y trouvant rien sur sa Patrie, écrivit le brouillon d'une lettre aussi remplie de pensées vives et saillantes que dénuée de cette tournure

de phrase et de cette expression que la parfaite connoissance d'une langue peut seule donner. C'étoit l'ouvrage d'un homme d'esprit et de génie qui ne sçait point le françois à fond. Il me le communiqua, m'exhortant à polir et à cultiver ce qu'il avoit ébauché. L'envie de lui faire plaisir me servit de verve et de muse. J'eus la témérité de m'engager à faire une Epitre en vers sur les matériaux qu'il m'a donnés, sans avoir jamais connu les neuf Sœurs, et les routes du Sacré Vallon. L'amitié me fit Poète. Je commençois à rimer, sans savoir les règles mécaniques de la construction ; et ce n'est qu'après que toute la Brochure fut achevée, que, voyant les fautes grossières où j'étois tombé, je me suis donné la peine de les apprendre. Je ne dis pas tout cela dans le dessein de mandier l'indulgence d'un Public toujours bizarre, souvent injuste. Quand on n'écrit point pour de l'argent, que le seul plaisir nous y convie, on ne doit guères s'embarasser du succès de ses ouvrages. On peut être honnête homme, ne pas manquer d'esprit, et cependant être un fort mauvais Auteur. Mais pourquoi publier une sottise, me dira-t-on ? quel plaisir d'être hué et sifflé ? Qu'on se souvienne du sacrifice des Décius, des Curtius, etc. ne moururent-ils pas pour la Patrie ? Leur Imitateur aujourd'hui je veux les surpasser. Ils ne lui dévouèrent que leur vie ; je lui sacrifie ma réputation et mon honneur qui me furent toujours plus chers que des jours semés d'amertume et de chagrins. Je m'expose à la critique, à la censure, à la risée, dans l'espérance que ce grand homme, à qui j'écris, à l'exemple du Soleil qui darde ses derniers rayons pour éclairer l'Univers, voudra peut-être employer ses derniers momens à faire connoître un Peuple qu'il a paru oublier pendant sa vie, dont cependant la meilleure partie a une estime, un respect parfait pour sa personne, et une admiration, qui passe toute expression, pour ses divins ouvrages. Que ne peut-il être immortel comme eux ?

Lettre à Voltaire ou Plainte d'un Hongrois

Tel on voit le Père du jour,
Du Levant au Couchant, du Midi jusqu'à l'Ourse
Eclairer tour-à-tour dans sa superbe course
Les différens climats de ce mortel séjour :
Cet astre généreux de rivage en rivage
Porter ses bienfaits rayons
Vivifier les régions,
En fertiliser chaque plage,
Ou tel on voit l'oiseau des Dieux,
Dans le plus haut des airs courageux, intrépide,
Traverser d'une aile rapide
La vaste carrière des Cieux,
Voltaire ! tel on voit ton sublime génie,
1. Parcourant mille objets divers,
Des beautés de ta Poésie,

(1.) Ni le Siècle passé si fertile en grands hommes, ni le présent, ni même les plus brillans de l'Antiquité, ne peuvent se vanter d'avoir produit un génie aussi universel que M^r. de Voltaire. On estime les autres ; on les place au temple de l'immortalité, s'ils réussissent dans un seul genre : le Grand, le Divin, le Sublime M^r. de Voltaire les embrasse tous. Il y en a plusieurs où il passe tous ceux qui l'ont précédé, mais il n'y en a guères où il ne les égale. Il est rare de voir le même homme Auteur d'excellentes comédies, trouver la fine et la seule bonne plaisanterie, nous faire verser des larmes de la plume qui excita nos éclats de rire. Vit-on jamais le même individu écrire avec autant de noblesse et d'élégance en prose comme en vers ? Il traite les choses les plus graves et les plus abstraites, et c'est nous amuser en griffonnant de petits riens dignes par leur gentillesse de sa main immortelle.

- Eclairer, animer, étonner l'Univers.
 Momus, Melpomène, Thalie,
 Calliope, Clio, la docte Polymnie,
 Dans tes ouvrages enchanteurs,
 Tous ont part à tes faveurs.
2. Tantôt consacrant à l'histoire
 Des héros les vaillans exploits,
 Soldats et Généraux, Conquérens, Sages, Rois,
 Tous doivent à tes vers leur plus flatteuse gloire.
3. Quelquefois sur ton luth tendre et délicieux,
 Plein du feu divin qui t'inspire,
 Tu chantes l'amoureux Empire,
 Et ses ébats voluptueux.
4. Une autre fois nouveau Pindare,
 Entonnant la trompette, ou touchant la guitarre,

(2.) Le genre d'écrire l'histoire de M^r. de Voltaire inconnu avant lui, est le seul bon. Que nous importe en effet la sèche connoissance des dates, la ridicule gloire des Conquérens qui désolèrent la terre, la naissance et la mort de ces Souverains dont la vie est inutile à leur Etat, ou dont la barbare tyrannie les a désolés, parce qu'ils s'imaginoient que les hommes étoient faits pour être le jouet de leurs caprices, tandis que les Chefs et les Souverains ne doivent être considérés que comme un instrument nécessaire à l'utilité, au bonheur, et à la tranquillité d'un Etat ? Le tableau des mœurs est la seule chose que le Philosophe doit chercher dans l'histoire, son but étant de se rendre meilleur et plus éclairé, en acquérant la connoissance des différentes révolutions de l'esprit et du cœur humain. M^r. de Voltaire a rempli cet objet et supposé même qu'il se soit trompé sur certain fait, et sur certaine date, on lui doit toujours des temples pour avoir ouvert une route nouvelle et admirable qui conduit à la perfection.

(3.) Cet illustre Auteur manie aussi bien le luth d'Anacréon, et d'Ovide, que le cothurne de Sophocle, d'Euripide. La lyre d'Homère et le flageolet de Virgile lui sont également familiers.

(4.) On a vu un excellent Poète du Siècle passé échouer, quand sur les pas de Pindare, chantant le plus grand Louis aux remparts de Namur, il servit d'exemple que l'Universalité n'est pas toujours compagne des talens. La gloire de l'Homère françois n'en est que plus grande ; et les odes sur la calomnie, sur la guerre, sur le fanatisme, sur l'ingratitude, etc. sont toutes dignes de l'Auteur de la Henriade.

- Noble, sublime, audacieux,
 Tu portes ton vol jusqu'aux Cieux.
 De l'exécrable calomnie
 Tu nous montres les noirs forfaits :
- Des plus vives couleurs tu peins l'affreuse envie,
 Les horreurs de la guerre, et l'oubli des bienfaits.
5. Tantôt de la Philosophie
 Nous faisant briller la clarté,
 Tu dissipes l'horreur d'une nuit ennemie,
 Par le jour de la vérité.
 De l'hipocrite bigotisme
 Tu déconcertes les noirceurs.
 Le détestable fanatisme
 Te voit, en frémissant, dévoiler ses fureurs.
 Enfin quittant notre hémisphère,
 A travers des déserts, des climats inconnus,

(5.) Personne ne peut disputer à M^r. de Voltaire d'avoir éclairé les hommes par le flambeau de la Philosophie. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à dissiper les restes de l'ignorance grossière où nos gothiques Ayeux plus braves que savans étoient plongés. Il a persécuté la superstition sa fille sans se soucier de l'amertume que les bigots et les Tartuffes ont tâché de répandre sur ses jours. Tous ses ouvrages tendent à rendre les hommes meilleurs. Sa morale est pure. Ses principes fondés sur l'équité et le droit naturel ont pour but la félicité des hommes. C'est lui qui le premier nous osa dire que nous étions frères et que, malgré la différence des cultes, le politique jésuite pouvoit aimer le tranquille Bramin, sans craindre les tourmens éternels. Il a tâché de nous corriger de nos préjugés, tantôt en les combattant ouvertement, tantôt en les ridiculisant. Ses soins se sont étendus sur tout ce qui peut être utile aux hommes, surtout à ses Concitoyens. Il prêche par tout le commerce, il tâche d'exciter l'industrie. S'il écrit aux Grands, aux Ministres, loin de ramper à leurs pieds, c'est presque toujours pour les exhorter à leur devoir. Il n'omet pas même les embélissemens des Villes. Témoins son ouvrage sur les embélissemens de Cachemir, et son chapitre sur ce qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on pourroit faire. Je crois que ses ouvrages ont pu contribuer à déterminer le gouvernement de France à ses embélissemens si dignes d'une nation qui par les arts et les sciences surpassent les Grecs et les Romains.

6. Ta Muse va, courant le reste de la terre,
 Y suivre les héros, y chercher les vertus.
 De la Chine savante illustrant les pagodes,
 Elle pénètre aux Antipodes,
 Où peignant leurs vertus, leurs usages, leurs mœurs,
 Elle nous fait rougir de nos folles erreurs.
7. Eh! D'où vient ma seule Patrie
 Souffre-t-elle l'ignominie
 De n'avoir point place en tes vers?
 Des combats troublant l'Univers,
 Des trônes chancelans, leur grandeur ridicule,
 Simulacre qu'encense un Peuple trop crédule :
 Aux yeux d'un Philosophe ont-ils un si haut prix?
 La célébrité seule aura donc tes écrits?
8. Un Peuple méconnu, qui n'est pas sans mérite,
 Qu'en ses combats la gloire excite,

(6.) Ce grand homme n'a point négligé le mérite étranger. Son Histoire de Charles XII. et de Pierre le Grand prouve que les Héros et les Grands Hommes de tous les pays ont des droits à sa plume. Les Alexandres futurs leur envieront cet Homère moderne. C'est lui qui nous fit connoître les Chinois, et qui dans le récit des vertus, des loix, des mœurs de ce peuple aussi ancien, qu'éclairé, fit la Satire de notre ignorance et de nos vices. S'ils sont tels qu'il les peint, ils méritoient un pareil historien.

(7.) Il est douloureux pour nous que M^r. de Voltaire ayant écrit de toute la terre, n'ait jamais daigné parler des Hongrois. Quoique nous n'ayons point l'ambition de croire que nous méritons un historien comme lui, nous gémissons cependant que ce Grand Homme qui se plaît à faire connoître des choses ignorées et obscures, n'ait point voulu écrire sur notre compte.

(8.) Ceux qui connoissent l'histoire de la Hongrie n'ignorent point les grandes et valeureuses actions de ce peuple belliqueux. Ses guerres contre les Turcs lui doivent faire bien de l'honneur dans l'esprit de ceux qui en savent les détails. Il y avoit un tems où ce pays barbare ignoré aujourd'hui étoit considéré de l'Europe entière. Sous le règne de Mathias, la Hongrie toujours victorieuse ayant conquis la Bohême et la Moravie, vaincu les Turcs, l'Empereur Frédéric et les Vénitiens, donnoit des loix au monde. Ce Roi, si peu connu et si digne de l'être, fit fleurir les arts et les sciences,

Si souvent assailli par les fiers Ottomans,
Réprimant leurs efforts, leurs fougueux mouvemens,
Contre ces Conquérans ayant su se deffendre,
Vainqueur plus d'une fois, ne pourroit-il prétendre,
Que descendant à lui par ta prose ou tes vers,
Tu le rendes célèbre aux yeux de l'Univers ?

9. Seroit-ce donc en vain qu'admirant tes ouvrages,
Révérant ton génie, encensant tes images,
Par des vœux tendres et touchans
Ma Patrie aspire à tes chants ?

10. Aux échos d'Hélicon tu redirois nos Belles ;
Et tes divins écrits les rendroient immortelles,

fonda la Bibliothèque de Bude, si fameuse, dont une partie fut transportée à Vienne, l'autre perdue dans les guerres. Il fit venir des Savans d'Italie, alors le siège des lettres. Ma Patrie sous son règne florissante, peuplée, embélie par nombre de grandes Villes étoit un des pays les plus cultivés. Il ne faut point en juger par ce qu'on a vu dans ces derniers tems. Les révolutions continuelles qui la déchirent depuis plus de 200 ans, des esclavages fréquens et longs la défigurèrent au point que ceux qui veulent la reconnoître doivent se rappeler qu'il n'y a pas 70 ans que les Turcs en sont sortis après l'avoir possédée plus de 80 ans. Ils admireront alors comment sous l'auguste et tranquile règne de Charles VI. et surtout de Marie Thérèse dont les soins maternels n'épargnent rien pour rendre la Hongrie aussi florissante qu'heureuse, elle a pu parvenir à l'état où elle est.

(9.) Ce n'est point une fiction poétique. Il y a effectivement plusieurs gentilshommes de ceux même qui n'ont jamais voyagé qui lisent, estiment, et admirent les ouvrages de M^r. de Voltaire. Ses œuvres et son portrait se trouvent dans plus d'une Bibliothèque, même aux bords du Taïs.

(10.) Il y a plusieurs Dames hongroises qui joignent à beaucoup d'esprit des connoissances étendues et un grand amour des belles-lettres, comptent au nombre de leurs plaisirs de jouer à leurs campagnes des pièces dramatiques, surtout celles de M^r. de Voltaire : mais toutes celles qui sachant le françois, ne sont pas sottes, le lisent et lui rendent la justice qu'il mérite. Si je ne craignois d'offenser leur modestie j'en pourrois faire rougir plus d'une en ces momens.

- Lorsque dans nos Cantons heureux,
 Par tes sublimes tragédies,
 Ou tes riantes comédies,
 Tu verrois annoblir nos jeux.
 Des rives du Taïs les habitans sauvages,
 Lisent, dévorent tes ouvrages.
11. Toi qui, vantant jadis les Officiers françois,
 De tes tragiques pleurs honoras leurs Ciprès,
 Ignorest-tu que dans nos guerres
 On vit les courageux Hongrois
 Du sang de tes bruyans François
 Rougir souvent leurs cimenterres ?
 O vous, dont les talens, le génie et les vers,
 Dans de nombreux écrits embrassent l'Univers,
12. De l'Empire germain l'historien fidèle,
 As-tu donc ignoré l'indomptable courroux
 Qui, poussant au combat l'Hongrois fier et jaloux,
 De nos troubles divers fut la source immortelle ?

(11.) Tout le monde connoît l'oraison funèbre de M^r. de Voltaire sur les officiers françois morts dans la guerre de 1741. Je m'étonne que ce Philosophe si exempt de préventions, et si juste, restraignant ses éloges à ses Compatriotes, ait voulu priver de fleurs la tombe des étrangers qui ont eu le même sort. Un jeune Guerrier d'une naissance distinguée, qui dans le tumulte des armes, et malgré la dissipation de son âge a sçu cultiver les lettres, en a fait une sur les Soldats morts dans la dernière guerre. Mais loin de se borner à ses Concitoyens, il n'en exclut pas même le moindre Soldat, rendant justice au mérite de tous les âges, de tous les états, de tous les pays ; et par une impartialité vraiment philosophique, il se plaît à illustrer ceux de ses ennemis qui moururent glorieusement en le combattant. Cet ouvrage n'est point connu du public, et fait avec quelques autres non moins estimables les délices des amis de l'Auteur.

(12.) Ceci n'est relatif à l'histoire de l'Empire que parceque M^r. de Voltaire ayant écrit sur les Allemans, pouvoit aussi parler de nos révolutions. Nous sommes au désespoir de lui avoir été plus étrangers. Je ne saurois omettre que cet Auteur célèbre écrivant l'histoire de la guerre de 1741, n'a presque point parlé des Hongrois, qui pourtant y eurent de part.

13. Et quel est le motif du mépris douloureux,
Dont ce silence couvre un Peuple généreux ?
14. Vous qui de Richelieu nous vantâtes la gloire,
Lorsque Gênes, rendant hommage à sa valeur,
Dressoit une statue à son Libérateur,
15. Pourquoi de nos héros mépriser la victoire ?
Etoient-ils donc moins glorieux,
Lorsque par ces Vainqueurs Gênes assujettie,
Le bruit de cet exploit fameux
En étonnant l'Europe, effraya l'Italie ?
16. Quand aux champs de Laufeld qu'inonda tant de sang
Où l'horrible trépas voloit de rang en rang,
Où les morts entassés troubloient le cours des
Nêthes,
17. Tu vis Bathiani si savant en retraites ;
18. Quand ta Muse aux François prodiguant les
lauriers,
Couronnoit ces vaillans Guerriers,
Trop rude à tes doctes oreilles
19. Le fameux nom de Barangai
Pour le faire rimer en ai

(13.) M^r. de Voltaire fait profession dans tous ses ouvrages d'être exempt de préjugés, de préventions, et d'aimer la vérité : nous seuls pourrions en douter.

(14.) La lettre au Maréchal Duc de Richelieu sur la statue que Gênes a élevée à son Libérateur.

(15.) Ce fut à M^r. de Nadasdy que les clefs furent rendues par les Magistrats, quand nous prîmes Gênes.

(16.) Lettre à Mme la Duchesse Du Maine sur la victoire remportée par le Roi à Laufeld.

(17.) Savant en retraites : paroles de M^r. de Voltaire dans la même lettre.

(18.) Il y nomme les officiers de distinction qui y périrent.

(19.) Le feu Roi d'Angleterre a remercié M^r. de Barangai le vieux de ce qu'il a couvert la retraite des Anglois après la bataille par une lettre digne de ce grand Monarque.

- T'auroit-il donc coûté des veilles?
 Nous vîmes le Monarque Anglois
 D'une lettre honorer ce courageux Hongrois.
 Poëte impartial! votre Muse sublime
 Dut-elle à sa valeur refuser son estime?
20. Eh! Ce Prince vaillant, humain, et généreux,
 Qui du Belge tranquille a sçu gagner les vœux,
 Aimé moins encore qu'aimable,
 Quelquefois malheureux, mais toujours adorable,
 Humble dans le succès, et grand dans le malheur,
 Quoique guerrier, des Arts illustre Protecteur,
 A-t-il donc mérité cette espèce d'outrage?
 Que du Rhin l'immortel passage,
 Paroissant à ta Muse un trop foible sujet,
 Du Chantre des combats n'ait pas été l'objet?
21. Et nos Houssarts verront abolir la mémoire
 De cet exploit qui les couvrit de tant de gloire.
 Ce n'est pas sans regret que ton Admirateur,

(20.) Tout le monde connoît à Son Altesse Royale le Prince Charles les qualités qui font un Prince aimable, éclairé et généreux. Personne n'ignore l'attachement si bien mérité des Pays-Bas pour sa personne, mais le Public jugeant des choses par le succès, ignore que ce Prince mérite d'être au rang des plus grands Capitaines par la beauté des plans de ses batailles, et sa bravoure plus qu'humaine que ses ennemis même n'osent point lui contester. Si le succès n'a pas toujours répondu à ses grandes idées, il faut en acuser sa trop facile bonté qui autorisoit les subalternes à ne point exécuter avec exactitude ses idées toujours bien conçues. Je ne suis point du métier, mais je tiens cela de gens qui, à l'honneur de connoître à fond Son Altesse Royale joignent une capacité et une réputation qui rendent leurs suffrages incontestables. Que d'ailleurs personne ne s'imagine pas que j'aye voulu flatter ce Prince? Je ne suis point connu personnellement de lui, et j'espère qu'il ne me saura jamais l'Auteur de cette bagatelle. C'est ce qui m'enhardit à rendre justice à la vérité.

(21.) Au fameux passage du Rhin de Son Altesse Royale de Lorraine, M^r. de Nadasdy le Maréchal trouva le guai à la tête des Houssarts.

Plus caustique aujourd'hui je m'érige en censeur :
 Que sans talens et sans génie,
 J'ose venger ici l'honneur de ma patrie.
 Oui : mon amour pour elle, en dépit d'Apollon,
 M'introduit au Sacré Vallon.
 Quel est l'être insolent, me direz-vous sans doute,
 L'audacieux mortel dont la sauvage voix,
 22. Des Jardins d'Epicure osant chercher la route,
 Vient me relancer dans mes bois ?
 Quoi donc ? Ignore-t-il que les âmes cruelles
 23. Et des Hongrois et des Pandours,
 Vont au Diable au son des tambours,
 Par mon ordre brûlés de flammes éternelles ?
 Eh ! Dis-moi : de par Lucifer !
 L'Hongrois plus qu'aucun autre est-il fait pour
 l'Enfer ?
 Grand-merci de la grâce ; autant valoit se taire :
 Nous n'irons pas là bas nous brûler pour te plaire.
 Quoi ? Tes François vantés, tombant sous nos efforts,
 Sont-ils seuls pour le Ciel munis de passeports ?
 Excédé de mon apostrophe,
 Crains, me répondras-tu, que ma bile s'échauffe.
 Insecte ! Il faudroit t'écraser :
 Mais Auteur sans mérite as-tu dû l'espérer ?
 Tel on voit, attaquant un dogue d'Angleterre,
 Un barbet impudent exciter sa colère,
 Quand le fier animal, bien loin de se fâcher,
 Le méprise, sans se venger.
 Dédaignant donc d'entrer en lice,
 Je veux bien cependant descendre jusqu'à toi.

(22.) M^r. de Voltaire dans ses vers sur le lac de Genève, en parlant de sa maison de campagne, l'appelle Jardins d'Epicure, maison d'Aristipe.

(23.) La terminaison de ces deux vers est la même que celle de ceux de l'Epître au Roi de Prusse qui commence : *Pendant que j'étois malade.*

- A tes plaintes, voyons, est-il quelque justice ?
 Examinons, et répons-moi :
- Irai-je, recherchant vos Houssarts à la piste,
 De leurs exploits faire la liste ?
 Ou bien en mes vieux jours nouveau compilateur,
 De vos barbares noms affrontant la roideur,
 Chanter les Hongrois, les Croates,
 Sans perruques et sans cravates ;
 Dans leurs légers combats suivant tous vos Guerriers,
 En fatiguant ma Muse à compter leurs lauriers ?
24. Irai-je, me mêlant dans la petite guerre,
 En Houssart parcourir la terre ?
 De vos noms hérissant mes vers,
 De ma verve barbare effrayer l'Univers ?
 Quelle besogne pour mon âge,
 Que ce désagréable ouvrage !
25. Prétendras-tu que pour rimer à Babocsai,
 Mon esprit en tourment s'en aille au Paraguai ?
 Ma Muse sans autre ressource,
 A travers des dangers poursuivant Luschinski,
 Rimera donc Malakofski
 Qu'elle atteint enfin dans sa course.
 Quel est le mot heureux qui rime à Nadasdy ?
 Je ne connois que samedi.
 Courant plus d'un danger pour cadencer Hadique,
 Je n'irai pas courir jusques au Pole Arctique.
 Et voulez-vous enfin, plat versificateur,
 D'une inculte Patrie ennuyeux Deffenseur,
 Qu'à la fin de mes jours refeuilletant l'histoire,
 Des Scytes et des Huns j'aïlle vanter la gloire ?

(24.) Je suppose que c'est toujours encore M^r. de Voltaire qui parle.

(25.) Les rimes de ces vers et des suivans sont très rudes, et peu conformes, mais on les a placées pour faire sentir la difficulté de rimer les noms hongrois.

- Voilà ce que Voltaire à raison irrité,
 Pourroit me répliquer, et non sans vérité ;
 Mais, sans nous effrayer osons donc lui répondre :
 Par ses propres écrits je pourrois le confondre.
 Quand l'Auguste Thérèse étonnoit l'Univers,
 Par son noble courage et ses exploits divers,
26. Vous, dont jadis la plume, en beaux vers si féconde,
 Célébroit les beautés de la machine ronde,
 Pourquoi donc priver les humains
 Du plaisir d'admirer ses sublimes destins?
27. D'un trône chancelant rejetton légitime,
 Sa prudente valeur la tira de l'abîme,
 Où de son digne Auteur les projets échoués,
 Et des Rois ses voisins les Sermens violés,
 L'ont dès ses premiers ans presque précipitée.
 Quelle fâcheuse destinée !
 On vit dans ces malheureux jours
 Cette Princesse infortunée
 Sans amis, sans argent, sans troupes, sans secours
 Elle seule braver l'Europe conjurée.
 Mais Muse retiens tes accens ;
 Tes accords seroient impuissans ;
 De Voltaire il faut le génie,
 Pour vanter les exploits d'une Reine accomplie :
 Et laisse à la Déesse aux cent bouches d'airain
 Le soin d'un travail plus qu'humain ;
 Car sans doute notre Virgile

(26.) M^r. de Voltaire a écrit à plusieurs Belles, entr'autres à l'illustre Mme Duchâtelet.

(27.) Personne n'ignore le triste état où Sa Majesté l'Impératrice, Reine de Hongrie s'est trouvée à son avènement, son Père se reposant sur la foi des traités et sur la Pragmatique Sanction. Elle a trouvé ses trésors épuisés, ses armées en très mauvais état, et toute l'Europe armée contre elle. Son génie supérieur, et son courage héroïque l'ont tirée de tous ces abîmes, et sa gloire n'en est que plus grande.

28. En montant par son ode au sommet d'Hélicon,
 En épuisant son Apollon,
 Eût fait un effort inutile.
 Ce Poète fameux eût craint, non sans raison,
29. De n'être point à l'unisson,
 Lorsque suivant Thérèse au sein de la victoire,
 Il l'eût voulu chanter sans affoiblir sa gloire ;
 Et sans doute épuisé par le grand Frédéric,
 Il auroit aux yeux du Public
30. De la rater l'ignominie,
 Comme Virgile l'eut de rater Lavinie.
 Et quel autre motif peut-on lui supposer ?
 Maint objet éprouva sa verve ;
 On l'a vu surtout s'exercer.
 Il honnora de sa Minerve
31. Héros, peuples et Rois, coquette, actrice, amours :
 Il peignit leurs plaisirs, célébra leurs atours.

(28.) M^r. de Voltaire a adressé une ode à l'Impératrice Reine, commençant par ce vers : *Fille de ces Héros que l'Empire eut pour Maitres*, et c'est le seul ouvrage où il parle de cette Sémiramis moderne si digne d'effacer l'autre.

(29.) M^r. de Voltaire pardonnera cette expression à l'entousiasme où les grands exploits de ma Souveraine, et ses qualités éminentes me plongent.

(30.) C'est une mauvaise plaisanterie sur un malheur qui peut arriver à tout âge, mais qui est plus fréquent à celui où M^r. de Voltaire se trouve. C'est une rétorsion de ce qu'il dit dans ses Stances sur les poètes épiques de son Confrère Virgile :

Virgile orne mieux la raison,
 A plus d'art, autant d'harmonie ;
 Mais il s'épuise avec Didon,
 Et rate à la fin Lavinie.

(31.) L'Antigiton et ses vers sur la mort de Mlle Le Couvreur, des lettres à Milles Gossin, Clairon, &c. en font foi. Au reste ces organes de Melpomène et de Thalie me pardonneront d'avoir mis coquette à côté d'actrice. Le Public quelquefois injuste, souvent instruit, donne cette réputation aux personnes du Théâtre en général ; mais nulle règle sans

Quoi ? L'auguste Thérèse, incomparable Reine,
Seule de sa vertu portera donc la peine ?

32. On a vu les François dedans Prague assiégés,
A manger leurs chevaux par Thérèse obligés.
Consacrés pour jamais au temple de Mémoire,
Elle les y contraint, on se tait sur sa gloire !
33. Mais laissons ses bruyans exploits :
Sur ses travaux de paix élevons notre voix.
34. Un Cardinal fameux en pays hérétique
Elève un Temple catholique,

exception. Il s'en trouve parmi elles qui joignent à des talens supérieurs une façon de penser, et des procédés peu communs même dans la condition la plus distinguée ; et ces phaenomènes pour être plus rares n'en sont que plus admirables. Je ne sais pourquoi un état que nos préjugés seuls déshonnorent, excluroit des vertus très rares dans tous les autres, et je crois que cette idée est un effet de la malignité humaine, qui fâchée de devoir rendre justice à leurs talens, veut en diminuer le prix en leur rendant une réputation que tous ne méritent pas, quoique le plus grand nombre la justifie.

(32.) Tout le monde sait que les François assiégés dans Prague furent réduits à manger leurs chevaux ; et loin de vouloir diminuer le mérite du courage héroïque qui les a fait lutter contre les ennemis, la faim et la saison, ma pensée se borne seulement à dire que s'ils méritent par là d'être célèbres, celle qui les y a contraint n'est point indigne d'éloges.

(33.) Il faudroit une autre plume que la mienne pour peindre la dévotion, la piété, et les soins charitables de notre auguste Souveraine. Les monumens éternels de son zèle, ce nombre d'hôpitaux, de maisons de charité, ces Eglises si richement parées, ce nombre de Couvens si libéralement dotés, cette quantité prodigieuse d'établissemens salutaires, célébreront mieux ces grands et pieux travaux que ma voix foible et profane.

(34.) M^r. de Voltaire écrivit une lettre au Cardinal Quirini sur une Eglise catholique à Berlin que ce Prélat aura apparemment embélie, car il la commence ainsi :

Quoi vous voulez que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante.
Je vous admire, et je me tais.

Tu lui prodigues ton encens ;
Et cette Reine apostolique,
A cet égard si magnifique,
N'a point de droit à tes accens.

Trésor de ses sujets, le Dieu de son Empire,
Cette Princesse ne respire,
Que pour le combler de bienfaits.
Tout en éprouve les effets ;
Tous sont l'objet de sa tendresse,
Peuple, Sacerdoce, Noblesse.

Muse ! Détaille-moi ces palais somptueux,
Ces temples, ces autels, ces monumens pompeux,
Erigés par les soins de sa main libérale ;

35. Où veuves, indigens, malheureux, orphelins,
Voyent changer leurs cruels destins,
Par sa charité sans égale.

36. Que vois-je ? Quel palais ? Des Rois c'est le séjour.
Sa grandeur, sa beauté, tout annonce leur cour.

(35.) Il n'y a presque point de ruë dans Vienne, où il n'y ait des orphelins nourris à ses dépens, sans compter les bâtimens immenses qu'elle a entièrement consacrées à cet usage.

(36.) C'est le Collège Thérésien dont je parle, c'étoit autrefois une maison de campagne de l'Empereur Charles VI. appelée la Favorite dès le commencement de son règne. Elle l'a consacrée à l'éducation de la jeune noblesse, sentant en sage Souveraine que pour être bien servie, on devoit se former ses sujets dès la plus tendre enfance. Je dois rendre justice aux Pères Jésuites auxquels Elle a confié ce soin ; ils s'en acquittent aux mieux : ils ne négligent rien pour former l'esprit, le cœur et le corps aux jeunes Gentils-hommes qui leur sont confiés, et j'ose dire que c'est un des meilleurs établissemens qui existent dans ce genre, surtout depuis que ce Socrate étranger, qui joint aux connoissances les plus étendues et les plus abstraites, les agrémens des Belles lettres, est à leur tête. Tout prend une face nouvelle, et le génie du Chef pourroit animer toute la maison. Personne n'est moins prévenu pour eux que moi, mais aussi les crimes qu'ils ont pu commettre ailleurs ne sauroient m'empêcher de leur rendre ce témoignage dicté par l'expérience et la vérité.

Mais quel est cet essain ? D'où vient cette jeunesse
Que de graves Mentors mènent à la Sagesse ?
C'est l'auguste séjour qu'habitoient ses ayeux,
Qu'a donné son grand cœur pour former nos
neveux.

37. Voyez-vous ces maisons que renferme la ville,
Où de tendres enfans un grand nombre fourmille,
Instruits à la guerre, aux combats ;
Elevés pour former d'intrépides Soldats ?
38. Considérez plus loin l'Ecole militaire
Où d'Officiers instruits la noble pépinière,
Fournira ces enfans de Mars,
Que nous verrons un jour affronter les hazards ;
Suivre tous en héros l'étendart de Bellone :
Servir l'Etat; soutenir la Couronne.
39. Jetez les yeux sur ce temple des Arts,
Superbe monument si digne des Césars.

(37.) Plusieurs maisons de campagne dans les vastes faubourgs de Vienne servent à nourrir des pauvres, des filles orphelines, à élever des jeunes gens. Il y en a plusieurs surtout destinées pour les enfans des Soldats qui dès l'enfance commencent à s'accoutumer à leur métier. Il y a même une Académie militaire pour apprendre à la jeune noblesse, qui se destine au métier des armes, les sciences et les exercices nécessaires pour y réussir.

(38.) L'Ecole militaire de Neustadt éterniseroit elle seule le nom de cette grande Souveraine. Près de 200 jeunes gens de condition, fils d'officiers, et d'autres, qui manquent de moyens pour payer leur pension à l'Académie militaire, y sont nourris, vêtus, et élevés en Soldats. Ils s'habituent au sortir de l'enfance aux fatigues de la guerre, aux rigueurs de la saison, en pratiquant toutes les manœuvres d'un camp ; et Elle tire de là des officiers qui arrivent à leurs corps avec les dispositions que d'autres ne peuvent acquérir que par une longue expérience. Joignez-y une Ecole de génie où ceux qui ont des dispositions pour cela sont pourvus de tout ce qu'il leur faut, et des moyens de se rendre habiles aux dépens de cette grande Princesse dont les établissemens généreux sont si nombreux que je ne finirois pas, si je voulois les détailler tous.

(39.) C'est l'Université de Vienne dont je veux parler. Ce bâtiment, érigé par Marie Thérèse, quoique très beau, ne répond point aux dépenses, et

C'est là que les neuf Sœurs par ses soins rassemblées,
 Par ses bienfaits encouragées,
 Révèrent, pour le Dieu du nouvel Hélicon,
 40. Esculape au lieu d'Apollon.
 C'est ainsi qu'une Reine auguste,
 Digne de l'amour le plus juste,
 Plaçant tous ses sujets au rang de ses enfans,
 Pourvoit à leur bonheur par des travaux constans.
 D'où vient donc, Minerve nouvelle,
 A tes sublimes chants Thérèse échappe-t-elle?

aux idées de son Auguste Fondatrice, mais c'est la faute de ceux à qui elle en a commis la construction. Pour [sic!] Elle non contente de bâtir un Siège aux Muses, Elle s'est donnée toutes les peines du monde pour faire fleurir les arts et les sciences dans ses Etats. Elle n'a rien épargné pour avoir de bons Maîtres en tout genre, et pour procurer aux amateurs les moyens de s'instruire, en établissant des Bibliothèques, des cabinets, et des chaires nouvelles. On peut à juste titre la comparer aux meilleurs Souverains qui ayent jamais existé; et si notre Siècle n'est pas le Siècle d'Auguste ou de Louis XIV ce n'est pas sa faute. Avec autant de capacité, elle s'est donné beaucoup plus de peine pour l'illustrer que ces Monarques fameux, mais la nature est avare de Grands Hommes, et le climat trop ingrat pour les talens. C'est sous son règne que le bon Sens a commencé à percer la poussière des Ecoles chez nous. La Théologie réformée fut purgée de ces questions aussi inutiles qu'épineuses. Les formalités d'Aristote et les tourbillons de Descartes furent bannis de la Philosophie, pour faire place à la raison et au Système du grand Newton.

(40.) Une Université est bien à plaindre d'avoir à sa tête un homme qui étant très grand médecin, et rempli de connoissances, n'a pourtant ni le goût assez sûr, ni l'esprit assez exempt de préjugés pour une place qui demande l'un et l'autre. D'ailleurs les grandes occupations de son emploi ne lui permettant pas de s'en occuper, autant qu'il le faudroit, il s'en fie à un grimaud qui de maussade gagetier s'est érigé en Vice Directeur et en Censeur des livres dont il ne connoît pas même les titres. Aussi en deffend-on à tort et à travers sans rime ni raison, et il sert de preuves que l'insolence et la présomption fondées sur une crasse ignorance ne donnent point de talens. Malheureux les Auteurs qui ont affaire avec de pareils Censeurs.

41. En reine de Saba, du Salomon du Nord,
Doit-elle imiter l'esprit fort,
Et dans un Sans-Souci rassemblant plus d'un Sage,
Composer maint savant ouvrage?
42. Instruire l'Univers que son fer désola?
Dissenter en Socrate? Agir en Attila?
Eh! ne suffit-il pas de cette bienfaisance
Digne des tems heureux, des beaux jours de la
France,
43. Où Louis le plus grand des Rois,
De cette Nation que ta Muse a vantée,
De son gouvernement fit admirer les loix
A toute la terre étonnée?
Thérèse, que ma Muse a chantée dans ces vers,
Modèle des grands Rois, amour de l'Univers,

(41.) M^r. de Voltaire dans une lettre au Roi de Prusse, écrite de Paris le 26. Mai 1742. dit : *Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre ?*

(42.) Les Poésies du Roi de Prusse sont connues sous le titre d'œuvres du Philosophe Sans-Souci. La morale en est très bonne, et il y parle beaucoup des vaines fumées de la gloire, de justice, d'équité. Il paroît pourtant que ses actions prennent quelquefois la liberté de démentir ses écrits. S'il avoit fait conformément à son Anti-Machiavel, il feroit l'amour de la terre, comme il en est l'admiration.

(43.) On peut dater de Louis XIV. la supériorité que la France s'est acquise sur tous les autres pays. C'est à ce Monarque immortel, et aux grands talens que son siècle produisit, parcequ'ils étoient encouragés, qu'elle doit la gloire de donner des loix à toute la terre. Sa langue, ses livres, ses modes sont les seules connues, les seules adoptées. Cette langue jadis se bornant à ses frontières est devenue celle de l'Europe. Qui eût dit il y a 200 ans qu'un habitant des bords du Taïs, écrivant à un habitant des rives du Maros, le feroit en françois? Ce nombre de génies éclairés du siècle passé, et du présent, ont fait ces merveilles. C'est aux Boileau, aux Racines, aux Corneilles, aux Molière, aux La Fontaine, aux Bossuets, etc. et de nos jours aux Crébillon, aux Destouches, aux Gresset, mais surtout au grand Voltaire qu'elle doit cette monarchie universelle qu'on l'accusoit de vouloir obtenir par les armes.

44. Pour peindre le héros qui perça jusqu'au Gange,
 D'Apelle il fallut le pinceau :
 A moi, quelle folie étrange
45. D'oser crayonner ton tableau !
 C'est assez, Muse : il faut se taire.
 Et toi, dont mon esprit admire les écrits,
 Pardonne à ma douleur un effort téméraire :
 Ce sentiment prouve leur prix.
 Quel seroit l'insolent Satire,
 Sorti des fanges d'Hélicon,
 Le nouveau Martias dont l'impudente lire
 Jouteroit avec Apollon ?
46. Pardonne encore un coup à mon foible génie,
 Voltaire, et songe à ma Patrie.

(44.) Alexandre le Grand ne voulut être peint que par Apelle.

(45.) C'est un excès de témérité que mon enthousiasme seul, et surtout mon âge peuvent excuser. Messieurs, je n'ai que 23 ans.

(46.) En effet il faut être bien téméraire pour oser écrire au plus beau génie de la France, au Virgile, au Sénèque, au Tite Live de nos jours, de la Patrie d'Attila. Que diront les Bouhours modernes? Ils ont mis en question si un Allemand peut être bel-esprit : ils décideront qu'un Hongrois ne peut avoir le Sens commun. Si l'Auteur des Epîtres diverses craignoit qu'on ne connût sa sale Patrie, il faut que je sois fou pour oser nommer la mienne. La sottise est faite : d'ailleurs celui à qui j'écris, et j'ose dire moi, sommes Citoyens de l'Univers. C'est dans ses écrits divins que j'ai appris à considérer tous les hommes comme frères, et à ne pas croire que, pour être né dans un coin reculé de la terre, j'en étois moins Bourgeois du monde, si ma façon de penser exemte de préjugés m'en rendoit digne.

Note postface, ou tout ce qu'il vous plaira.

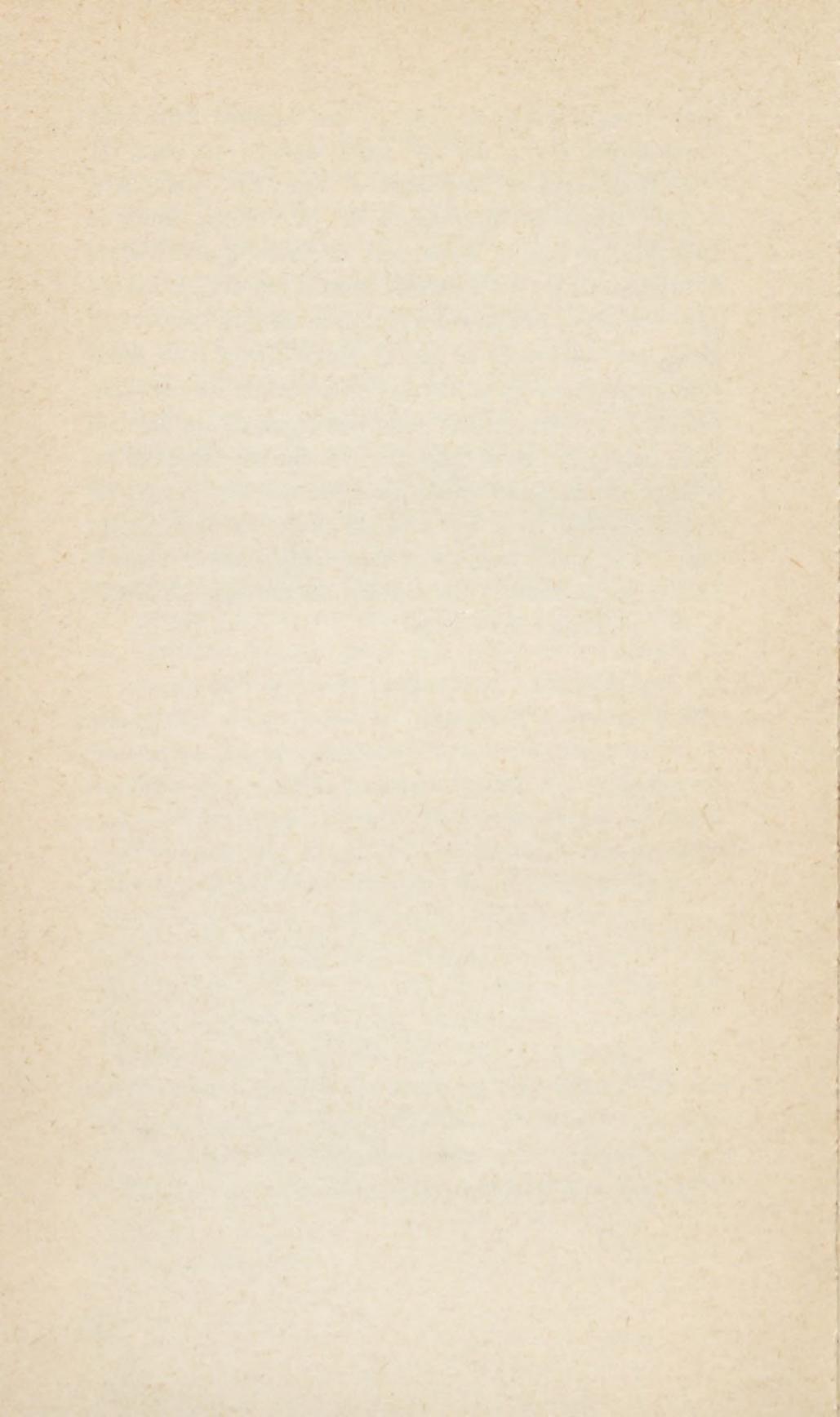
L'Auteur de l'Épître que vous venez de lire, vit dans un pays rigoriste, où l'épaisse et grossière ignorance de nos gothiques Allemands n'a point encore été dissipée entièrement par les lumières du bon Sens, et l'utile flambeau de la Philosophie, malgré les soins infatigables de la plus grande des Reines. Les Moines et les Prêtres y ont encore trop d'empire. Ils donnent des loix aux Belles-lettres et aux Arts qu'ils ne connoissent qu'à peine de nom. Triste, mais solide preuve qu'il faut plus d'un jour pour tirer un Peuple de la barbarie. Ils sont, le croiriez-vous, à la tête de la Censure des livres; et s'il y a des séculiers parmi eux, ils sont aussi superstitieux que des Chanoines, et bien moins savans que les Jésuites. Par cette raison tout livre qui rit de la bonhomie avec laquelle nos Ayeux crurent pieusement tous les contes de Peau-d'ane que des fourbes adroits leur persuadoient; tout livre qui tend à démasquer leur hypocrisie, leur méchanceté, qui veut rendre les hommes meilleurs Citoyens, en les affranchissant du joug de ces Tartuffes détestables, qui violant les loix divines et humaines osent soutenir que la Majesté du trône même ne doit être sacrée qu'autant que les Souverains veulent être leurs premiers sujets; tout livre, dis-je, qui est marqué au coin de l'équité et de la Saine Philosophie, ou qu'on leur dit être tel; car il est bien rare que ces Messieurs lisent, et plus rare encore qu'ils comprennent ce qu'ils lisent, est deffendu très sévèrement. Ils veulent à l'exemple de Mahomet nous maintenir dans les fers de leurs erreurs par la stupide

ignorance : mais ils n'y réussissent pas tout-à-fait, et tout le mal que leur politique hypocrite nous fait, se réduit à payer plus cher, et à avoir plus tard ces immortels ouvrages, ces archives de la raison et du bon Sens, où des Génies élevés et supérieurs, que la nature donne quelquefois pour éclairer, pour consoler les malheureux humains, tâchent d'écraser les serpens de la superstition, et d'émousser le poignard du fanatisme. C'est cette raison qui a fait que je n'ai eu la dernière édition en 20 tomes des œuvres du grand Voltaire, qu'après avoir achevé cette lettre. Il y a continué le tableau général de l'Europe, et il n'a pu s'empêcher de parler de Marie Thérèse, et de ses grands exploits. La vérité l'a même obligé de dire quelque peu de chose des Hongrois dont la fidélité et le zèle ont éclaté pour leur auguste Souveraine dans un tems* où tous les pays héréditaires de la maison d'Autriche panchoient vers ses ennemis. Un pays libre qui ne souffroit qu'avec peine son joug, loin d'abuser de l'occasion qu'il avoit de s'affranchir, a répandu tout son sang pour affermir sur le trône la fille de ces mêmes Souverains que ses ayeux croyoient leurs tirans. La bonté, la confiance, que cette grande Princesse leur a témoignée, mais surtout sa façon d'agir si différente de celle à laquelle malheureusement ils étoient accoutumés depuis trois siècles, déterminèrent cette Nation à faire les derniers efforts pour elle. M^r. de Voltaire pouvoit faire de belles, d'utiles réflexions sur cet événement, en le considérant en Philosophe. Il faut croire que ses grandes occupations, peut-être même le manque de mémoire l'en ont empêché. Il n'auroit, ce me semble, pas été inutile de faire sentir à ceux auxquels un pouvoir sans bornes fait souvent oublier leur devoir, combien la bonté, la justice, et l'amour des sujets sont de plus fortes barrières que ces forteresses et ces armées que la crainte et la défiance ont rendu nécessaires :

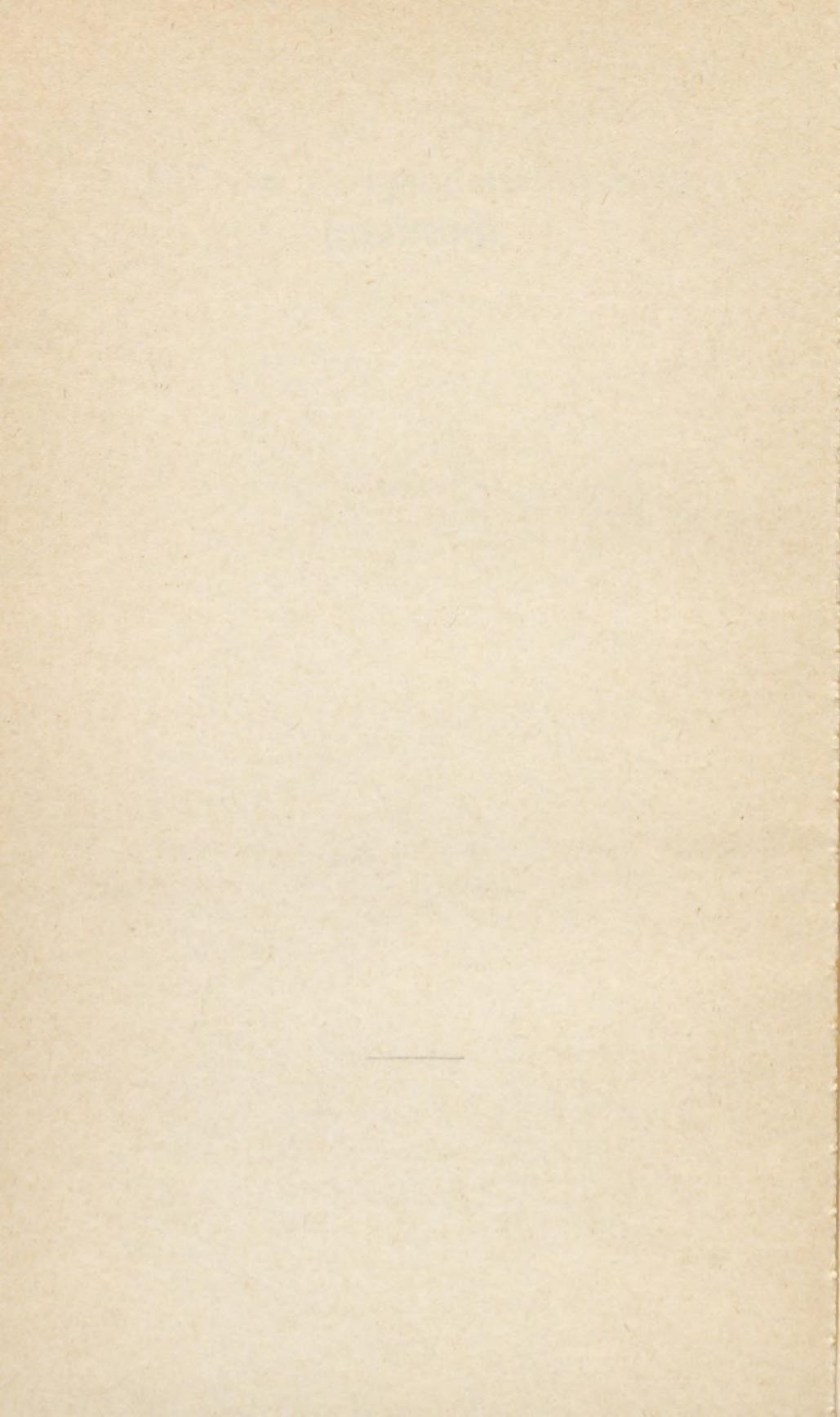
* *En marge* : L'an 1741.

mais n'ayant point le stile de cet homme immortel, n'empieçons point sur ce qu'il auroit pu dire, et contentons-nous de répondre à ceux qui pourroient m'objecter que ces reproches à M^r. de Voltaire, après ce qu'il dit dans son 18^e tome, sont déplacés, que je n'ai eu cette édition que trois semaines après la brochure achevée ; qu'il y dit si peu de chose des Hongrois que j'ai toujours pu gémir avec raison de ce que sa plume divine n'ait point voulu leur ouvrir les portes de l'immortalité. Au reste, des reproches en vers n'étant point des argumens in barbara pour combattre en champ clos, j'ai pu me dispenser de cette exacte et rigide régularité si peu nécessaire dans des choses de goût. Mon but a été de donner un témoignage public à ce grand homme de mon admiration et de mon respect par la douleur même que je lui témoigne de l'oubli où il a pu laisser ma Patrie.

Fin.



Voltaire — vu par
deux poètes hongrois, en 1764
(postface)



La *Lettre à M^r. de Voltaire*, découverte à Budapest en 1976 dans les archives de la famille Károlyi (collection dépendant des Archives Nationales de Hongrie), publiée pour la première fois dans la présente édition, tout en ayant peu de valeur littéraire proprement dite, n'en constitue pas moins un document historique intéressant : elle reflète la complexité qui caractérise la réception des idées éclairées en Europe Centrale et Orientale au milieu du XVIII^e siècle. En lisant les éloges dont l'épître comble Voltaire, ce « génie universel » et « ses divins ouvrages » qui luttent contre « l'hypocrite bigotisme » et les « noirceurs » du « détestable fanatisme » avec « l'utile flambeau de la Philosophie », on peut se demander comment les auteurs, deux gentilshommes hongrois, interprétaient les textes voltairiens vers 1764 pour en arriver à un tel jugement. Est-ce que pour eux ces mots signifiaient la même chose que pour Voltaire ? Y avait-il de véritables points de contact entre les idées du philosophe français et celles de la noblesse hongroise à un moment donné de l'histoire ? Un court examen du contexte politique et culturel de l'épître y apportera peut-être quelques lumières.

En ce qui concerne le manuscrit, conservé actuellement sous la cote P.1512 (liasse 4 ; format : 18 × 22 cm), il ne porte ni date, ni nom d'auteur. Son sujet, défini par le sous-titre comme la « Plainte d'un Hongrois », fut suggéré à l'auteur de la version définitive (que nous possédons) par l'un de ses amis, général des hussards qui, « ayant lu les

ouvrages [historiques] de l'illustre M^r de Voltaire, et n'y trouvant rien sur sa Patrie, écrivit le brouillon d'une lettre » dans laquelle il reprocha au grand écrivain d'avoir oublié de parler des Hongrois et de leurs mérites. Comme cet ami ne savait pas bien le français, il communiqua le texte à notre auteur : c'est ce dernier qui, à la base du brouillon, composa le poème et y ajouta la préface, la postface et les notes explicatives. Dans la préface (dont une partie, jugée peut-être inutile, a été rayée ultérieurement), il reconnaît que lui aussi avait commis des « fautes grossières », surtout dans la versification, et qu'il ne s'en était rendu compte — et ne les avait corrigées — qu' « après que toute la brochure fut achevée ».

Qui pouvaient être ces deux gentilshommes ?

Au moment de sa découverte en 1976, le manuscrit se trouvait encore sous la cote P.1503 (liasse 1), parmi les « Écrits personnels » du comte Antal Károlyi (1732-1791). Étant donné que l'épître parle souvent des événements de la « guerre de 1741 », mais ne mentionne pas la guerre de Sept ans qui éclata en 1756, et que la note 39 fait allusion à la réforme de la Faculté de philosophie de Vienne qui eut lieu en 1754, j'avais supposé que le texte français avait été composé en 1755 par le jeune comte Antal Károlyi, âgé de vingt-trois ans, ce qui correspondait à la note 45 du manuscrit où l'auteur anonyme affirme avoir exactement le même âge.

Or, cette solution presque évidente s'est révélée fausse. Le premier volume d'un autre manuscrit, intitulé *Néhai Galánthai Gróf Fekete János Magyar munkái* (= Œuvres hongroises du feu comte János Fekete de Galántha), conservé sous la cote K.684/III au département des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Hongroise, contient une note au bas de la page 58 où le comte Fekete écrit ce qui suit : « B. Orczy Lőrincz Voltérnak egy Levelet irt, mellybe panaszkodott, hogy a'Magyarokról nem

szóll,'s azt én fordítottam Francziára. Hová lett, nem tudom.» (= Le baron Lőrinc Orczy a adressé à Voltaire une lettre dans laquelle il se plaignait de ce qu'il [Voltaire] ne parlât jamais des Hongrois ; c'est moi qui l'ai traduite en français. Je ne sais pas où elle est passée.)

Le général des hussards qui « écrivit le brouillon d'une lettre » et le communiqua à l'auteur de notre manuscrit était donc le poète Lőrinc Orczy (1718-1789), général hongrois de l'armée de Marie-Thérèse pendant la guerre de Sept ans, lecteur fervent et traducteur de Voltaire au cours des années 1750 et 1760. En réalité, ses traductions sont plutôt des adaptations : le pacifisme du poème de Voltaire *Sur la paix de 1736*, par exemple, qui condamne toute sorte de guerre, se transforme en une louange des braves soldats qui méritent le repos après leur victoire ; le cosmopolitisme du *Mondain* et de la *Défense du « Mondain »* fait place à l'idée de la Providence qui prend soin du monde entier — idée étrangère à Voltaire. Orczy interprétait les textes voltairiens à sa manière, mais son enthousiasme pour le philosophe français était sincère. Malheureusement, comme nous ne connaissons pas le « brouillon » qu'il transmet à son jeune ami, il est impossible de définir d'une façon précise sa contribution au contenu de la version définitive de l'épître.

Quant au manuscrit trouvé dans les archives Károlyi, il fut composé, à la base du « brouillon » d'Orczy, par le comte János Fekete de Galántha (1741-1803), l'un des personnages les plus intéressants des Lumières en Hongrie. Après avoir fait ses études à Vienne, Fekete devint officier, puis général. En 1767, il entra en correspondance avec Voltaire. En 1781, il publia à Genève ses poèmes écrits en français dans le recueil intitulé *Mes Rapsodies*. Vers 1796, il traduisit en hongrois deux ouvrages de Voltaire : *La Pucelle* et le *Poème sur la loi naturelle*.

Nous avons déjà fait référence à la note 45 du manuscrit selon laquelle l'auteur du texte français n'avait que vingt-trois ans. Comme János Fekete est né en 1741, la *Lettre à M^r. de Voltaire* doit être datée de 1764. Peut-être prêtée à Antal Károlyi, elle ne fut jamais rendue à Fekete ni à Orczy.

L'ouvrage est resté anonyme, ce qui n'était pas du tout un cas exceptionnel au XVIII^e siècle. Plusieurs aristocrates hongrois de l'époque qui maniaient la plume considéraient (ou feignaient de considérer) cette activité comme un pur divertissement de grand seigneur et ne se souciaient pas de la gloire littéraire. C'est ce que nous lisons aussi dans la Préface de la *Lettre à M^r. de Voltaire* : « Quand on n'écrit point pour de l'argent, que le seul plaisir nous y convie, on ne doit guère s'embarrasser du succès de ses ouvrages. » L'auteur de la Préface parle de l'œuvre comme d'un « rien » ou d'une « bagatelle » et, selon la note 20, il espère que le prince Charles (frère de François de Lorraine), dont il célèbre les qualités dans le passage précédent, ne saura jamais à qui on doit le poème. Tout cela peut bien expliquer pourquoi le jeune gentilhomme — comme il l'affirme dans la note 46 — suivit l'exemple de l'« Auteur des Epîtres diverses », c'est-à-dire, selon le *Dictionnaire des œuvres anonymes* de Barbier, celui de Geo.-L. de Baar qui, dans son ouvrage publié à Londres en 1740, voulait aussi garder l'anonymat; de plus, à la différence du jeune Hongrois, il n'osait même pas prononcer le nom de « sa sale Patrie ».

De ce dernier point de vue, János Fekete ne suit pas du tout l'exemple de Baar. Au contraire: l'épître témoigne justement du patriotisme de la noblesse hongroise qui, estimant (avec, bien sûr, pas mal d'exagération) avoir joué un rôle décisif dans la guerre de la succession d'Autriche et sauvé ainsi le trône de Marie-Thérèse, commence à prendre conscience d'elle-même et, après une longue

période d'immobilité, veut être reconnue comme un important facteur politique. Fière aussi des traditions culturelles du pays, par exemple de l'époque du roi Mathias qui, au XV^e siècle, «fit fleurir les arts et les sciences», cette noblesse insiste avant tout sur l'honneur militaire des Hongrois. Bastion du christianisme contre les «Ottomans» pendant des siècles et des siècles, ce pays mériterait bien que les œuvres de Voltaire «le rendent célèbre aux yeux de l'Univers». L'épître et ses notes explicatives énumèrent les actes de bravoure des Hongrois au cours de la guerre de 1741 : le passage du Rhin en 1744 par les hussards du comte et général Ferenc Nádasdy (1708-1783), futur ban de Croatie, la reddition de Gênes dont les clefs furent rendues par les magistrats de la ville au même général (1746) et enfin la bataille sanglante, malheureusement perdue, de Laufeld — à l'Ouest de Maastricht, près des rivières appelées la Grande et la Petite Nèthe — où le maréchal hongrois Bathiani (= Károly Batthyány, 1698-1772), organisant la retraite, sauva ses troupes de la catastrophe totale (1747). L'épître cite encore les noms des plusieurs autres officiers ; retenons celui de Hadique, c'est-à-dire du général András Hadik (1710-1790) dont la brillante carrière militaire se dessina surtout pendant la guerre de Sept ans : avec une troupe de hussards, il avait même mis à rançon la ville de Berlin, le 16 octobre 1757.

Les événements de la guerre de 1741 changèrent considérablement le rapport de la noblesse hongroise et de la Cour de Vienne, au moins temporairement. Dans sa situation menacée, Marie-Thérèse manifesta plus de compréhension à l'égard des Hongrois qui, dès le XVI^e siècle, n'avaient pas voulu se libérer seulement de l'occupation turque, mais aussi de la tutelle de Vienne. Selon la postface de l'épître, le pays «ne souffroit qu'avec peine son joug», il considérait même les rois Habsbourg

comme des tyrans. Mais avec Marie-Thérèse, la page fut tournée. « La bonté, la confiance que cette grande Princesse » témoigna aux Hongrois, et « surtout sa façon d'agir si différente de celle à laquelle malheureusement ils étoient accoutumés depuis trois siècles, déterminèrent cette Nation à faire les derniers efforts pour elle. » Ainsi, le patriotisme nobiliaire qui caractérise la *Lettre à M^r. de Voltaire* se complète par une admiration sans bornes pour « la plus grande des Reines » et ses actes glorieux : la création des hôpitaux, la protection des orphelins, la fondation du Collège Thérésien et de l'école militaire de Wiener-Neustadt (où des élèves hongrois faisaient aussi leurs études), la réforme de l'université de Vienne etc. En ce qui concerne le Collège Thérésien, il a été placé sous la direction d'un personnage remarquable, d'un véritable « Socrate étranger, qui joint aux connoissances les plus étendues et les plus abstraites les agrémens des belles-lettres ». (Selon toute vraisemblance, il s'agit d'Anton Christoph Migazzi, évêque de Vác et archevêque de Vienne, curateur du collège de 1761 à 1773.)

Parmi les mérites des Hongrois, l'épître accorde une importance particulière à leur admiration pour Voltaire et ses « divins ouvrages ». Les œuvres et le portrait de l'écrivain français « se trouvent dans plus d'une Bibliothèque, même aux bords du Taïs [c'est-à-dire de la Tisza] », et les « Dames hongroises [...] comptent au nombre de leurs plaisirs de jouer à leurs campagnes des pièces dramatiques, surtout celles de M^r de Voltaire ». Il y a sûrement de l'exagération dans ces propos : le jeune gentilhomme, plein d'enthousiasme, voudrait donner la meilleure image possible concernant la culture de l'aristocratie hongroise dont il fait partie. Il n'en demeure pas moins que Fekete connaît bien les œuvres de Voltaire : la *Henriade*, *Mahomet*, de nombreux autres poèmes et, surtout, les ouvrages historiques. « Le genre d'écrire

l'histoire de M^r de Voltaire, inconnu avant lui, est le seul bon», affirme-t-il dans la note 2; c'est «une route nouvelle», une méthode qui, évitant «la sèche connoissance des dates», a pour but «le tableau des mœurs», «la seule chose que le Philosophe doit chercher dans l'histoire». Voltaire excelle d'ailleurs dans tous les genres, et ainsi, il surpasse les autres grands personnages de la littérature française, Boileau par exemple, dont l'*Ode sur la prise de Namur*, selon la note 4, «servit d'exemple [à ce] que l'universalité n'est pas toujours compagne des talents».

Comme nous l'avons déjà constaté, l'épître ne parle pas seulement de Voltaire comme d'un grand écrivain, mais aussi comme d'un philosophe qui lutte contre «l'hypocrite bigotisme», «persécute» la superstition, tâche «de nous corriger de nos préjugés» et dont les «principes fondés sur l'équité et le droit naturel ont pour but la félicité des hommes». Ici, nous arrivons déjà au vocabulaire du siècle des Lumières! De plus, l'auteur du texte français — bien que, selon la note 36, il garde une reconnaissance personnelle aux Jésuites — tient pour possible qu'ailleurs les membres de la Compagnie de Jésus aient commis des crimes. Dans la note 46, il s'appelle «citoyen de l'Univers» car, exempt de préjugés, il considère tous les hommes comme des frères.

Le passage qui contient l'accusation la plus énergique contre le «bigotisme» est la postface. A titre d'exemple, citons-en le début: «L'Auteur de l'Epître que vous venez de lire vit dans un pays rigoriste, où l'épaisse et grossière ignorance de nos gothiques Allemands n'a point encore été dissipée entièrement par les lumières du bon sens et l'utile flambeau de la Philosophie, malgré les soins infatigables de la plus grande des Reines. Les Moines et les Prêtres y ont encore trop d'empire.» Un peu plus loin, nous lisons que ces moines et ces prêtres «veulent, à l'exemple de

Mahomet, nous maintenir dans les fers de leurs erreurs par la stupide ignorance [. . .].»

Quels motifs concrets János Fekete, auteur de la postface, avait-il pour prendre un ton tellement radical?

Tout d'abord, ses démêlés avec les ecclésiastiques qui travaillaient à la censure autrichienne et qui avaient retenu certains ouvrages de Voltaire que le jeune homme avait commandés à l'étranger. Toujours selon la postface, ces prêtres et leurs collaborateurs séculiers cherchent à interdire « tout livre qui tend à démasquer leur hypocrisie, leur méchanceté, qui veut rendre les hommes meilleurs citoyens, en les affranchissant du joug de ces Tartuffes détestables [. . .]. » Il est à noter que Voltaire n'était pas du tout un auteur défendu à Vienne : on jouait ses pièces au théâtre français de la ville, on en imprimait certaines, par exemple *Le Fanatisme ou Mahomet le prophète* auquel le jeune Hongrois faisait référence dans l'un des passages que nous venons de citer. La suite de la postface nous apprend que, finalement, la censure ne réussit pas à retenir les volumes confisqués qui, peut-être grâce à l'intervention de quelque personnage influent, parvinrent à leur destinataire.

Mais le ton de l'épître ne s'explique pas seulement par des motifs personnels : il faut aussi tenir compte de la situation politique à Vienne au cours des années 1750 et 1760. C'est justement l'époque où, en préparant la voie à l'absolutisme éclairé, le gouvernement de Marie-Thérèse prit des mesures pour limiter le pouvoir temporel du clergé et l'influence de Rome sur les affaires de l'État. Ces mesures étaient accompagnées d'une réforme de l'enseignement supérieur : on supprima le contrôle exercé par les Jésuites sur l'université de Vienne ; en 1753, on créa une chaire pour le droit naturel ; en 1754, on commença à enseigner la physique newtonienne. János Fekete, malgré ses réserves contre la personne de Gerhard van Swieten,

médecin célèbre, conseiller principal de la reine, et évidemment, contre le suppléant de van Swieten à la tête de la censure (réserves qui se manifestent dans la note 40 de l'épître), est essentiellement d'accord avec cette politique. Dans la postface, il condamne ceux d'entre les ecclésiastiques qui, « violant les lois divines et humaines, osent soutenir que la Majesté du trône même ne doit être sacrée qu'autant que les Souverains veulent être leurs premiers sujets ». Dans la note 5, il se réfère au droit naturel, tandis que dans la note 39, il remarque avec satisfaction que sous le règne de Marie-Thérèse, « le bon sens a commencé à percer la poussière des Écoles », « la théologie [...] fut purgée » des « questions aussi inutiles qu'épineuses », et qu'enfin, « les formalités d'Aristote et les tourbillons de Descartes furent bannis de la philosophie, pour faire place à la raison et au système du grand Newton ».

L'examen du contexte historique et culturel de la *Lettre à M^r. de Voltaire* nous conduit donc à l'évidence que, sous la plume du jeune gentilhomme hongrois, le vocabulaire voltairien n'avait pas la même fonction que dans les œuvres de l'écrivain français. Pour lui (et évidemment, pour Lőrinc Orczy), vers 1764, ce vocabulaire ne véhiculait pas tellement une philosophie déiste, il exprimait plutôt un certain programme politique, devenu très actuel dans l'empire des Habsbourg au milieu du XVIII^e siècle. Dans le combat mené par les politiciens de Vienne en vue de renforcer l'autorité de l'État face à l'influence de l'Église, Voltaire devint un allié virtuel de Marie-Thérèse, « la plus grande des Reines », si admirée et aimée à cause de sa bonté pour les Magyars. Voilà ce qui fait comprendre ce curieux mélange de patriotisme nobiliaire hongrois, de fidélité à un Habsbourg et d'enthousiasme pour Voltaire, ennemi acharné du « bigotisme ». Tout cela illustre aussi le fait que, bien souvent, le sens des mots peut — même sans

traduction — varier d'un pays à l'autre et qu'il est fonction des circonstances historiques et culturelles dans les pays en question.

L'alliance de la Cour de Vienne et de la noblesse hongroise ne dura pas longtemps. La rupture eut lieu justement au cours de l'année qui suivit celle de la composition de l'épître. En 1764-65, la diète de Presbourg, pour conserver les anciens privilèges féodaux, refusa violemment les réformes proposées par la cour et conçues dans l'esprit de l'absolutisme éclairé. A partir de cette date, jusqu'à 1790, on gouverna le pays par décrets, en provoquant d'abord un mécontentement, puis une protestation nobiliaire, surtout contre la politique de centralisation, menée par Joseph II dans les années 80. Le comte János Fekete passa, lui aussi, à l'opposition. En même temps, son attachement aux idées anticléricales de Voltaire ne fit que croître. Il avait d'ailleurs la réputation d'un libertin.

Quant à Orczy, inspirateur de l'épître et auteur de la version originale, il fut également gagné par le mouvement d'opposition, mais dans sa conception du monde, il finit par se tourner contre l'esprit voltairien. Dans un poème de vieillesse, il déclara même que Voltaire, en compagnie de Bayle et de Spinoza, aurait dû être condamné aux galères ou brûlé à l'autodafé. Il semble que certains aristocrates hongrois qui s'étaient passablement familiarisés avec les auteurs français au milieu du XVIII^e siècle, ne se rendaient pas encore compte de la véritable portée idéologique de ces auteurs, ils les lisaient et les interprétaient à leur manière, ils leur attribuaient une vision du monde qui ressemblait plutôt à la leur. En revanche, au cours des années 1770 et 1780, à l'époque des Lumières en Hongrie — au moins l'exemple d'Orczy le prouve —, ils ont enfin compris que le véritable Voltaire, ce n'était pas celui qu'ils avaient imaginé vingt ou trente ans plus tôt. A ce moment il fallait choisir,

et les deux écrivains dont nous venons de parler, Fekete et Orczy, n'ont pas fait le même choix. Le manuscrit que nous présentons témoigne de l'étape historique précédente où les lecteurs hongrois de Voltaire, en premier lieu des aristocrates cultivés, partisans encore fidèles de la maison d'Autriche, avaient essayé d'intégrer les idées et le vocabulaire des Lumières dans leur propre conception nobiliaire.

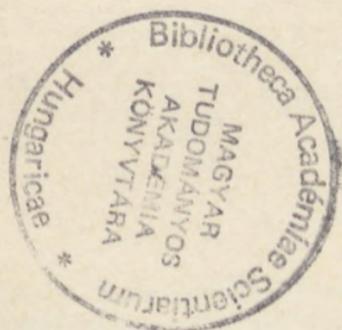
Imre Vörös

Bibliographie sommaire des recherches sur la réception de Voltaire en Hongrie

- BAYER József: Kelemen László Zaire-fordítása, 1793 (La traduction de « Zaire » par László Kelemen en 1793), *Egyetemes Philologiai Közlöny* (Bulletin de Philologie Générale) 1891, pp. 270-287.
- VENDE Ernő: A Henriások (Les « Henriades »), *Egyetemes Philologiai Közlöny* 1899, pp. 775-788. (Il s'agit de deux traductions de la *Henriade*: celle de József Péczeli parue en 1786 et celle de Sámuel Szilágyi parue en 1789.)
- KONT, Ignace: *Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie, 1772-1896*, Paris 1902, 509 p.
- BARANYAI Zoltán: *A francia nyelv és műveltség Magyarországon. XVIII. század* (La langue et la civilisation françaises en Hongrie au XVIII^e siècle), Budapest 1920, 175 p.
- ECKHARDT Sándor: *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la Révolution française en Hongrie), Budapest 1924, 222 p.
- TRONCHON, Henri: Un voltairien de Hongrie, le comte Jean Fekete de Galántha, Paris 1924, 57 p. (Tiré à part des *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*.)
- FUHRMANN, Kamilla: *Gróf Teleki József és a magyar—francia szellemi kapcsolatok* (Le comte József Teleki et les relations culturelles franco-hongroises), Budapest 1929, 101 p. (Le livre parle du séjour du comte Teleki en Suisse et en France, pendant lequel il avait aussi rendu visite à Voltaire, au début des années 1760.)
- RÁCZ, Louis: Le premier traducteur hongrois de « La Henriade »: Joseph Pétzeli, *Revue de Hongrie* 1930, № 2, pp. 170-177.
- D'OLAY, François: Voltaire et le comte hongrois Jean Fekete de Galánta, *Gazette de Hongrie* 1932, № 2, p. 32.
- JEZERNICZKY Margit: *Francia nyelvű nyomtatványok Magyarországon, 1707-1848* (Les impressions de langue française en Hongrie, 1707-1848), Szeged 1933, 100 p.
- TÓTH Emőke: *Voltaire Henriade-ja és a magyar irodalom* (La *Henriade* de Voltaire et la littérature hongroise), Szeged 1933, 62 p.

- AMBRÓZY Ágoston: *Voltaire és a tokaji* (Voltaire et le vin de Tokay), Budapest 1934, 26 p.
- BÁCSKAINÉ P. Zsuzsa: *Benyák Bernát és a francia irodalom. Un adepte hongrois des lettres françaises, le père pieux Bernard Benyák*, Szeged 1939, 147 p. En hongrois, avec la traduction restée en manuscrit, que le père Benyák a faite en 1769 du chapitre XXXVII du *Siècle de Louis XIV*: « Du jansénisme ».
- TOLNAI, Gábor: Rencontres du comte József Teleki avec Voltaire et Rousseau, *Nouvelle Revue de Hongrie* 1942, tome LXVII, pp. 230-238.
- ECKHARDT, Alexandre: Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526, in *De Sicambria à Sans-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises*, Paris 1943, pp. 207-215. (Voltaire et Michelet sur la bataille de Mohács où les Turcs ont vaincu les troupes de Louis II, roi de Hongrie.)
- La cour de Louis XV. Journal de voyage du comte Joseph Teleki*, publié par G. TOLNAI, Budapest—Paris 1943, 216 p.
- TOLNAI Gábor: Gróf Lázár János, a Voltaire-fordító (Le comte János Lázár, traducteur de Voltaire), in *Évek, századok* (Années et siècles), Budapest 1958, pp. 166-179. (L'auteur étudie les traductions faites en latin par János Lázár de certains chapitres de l'*Essai sur les mœurs* et du *Traité sur la tolérance*, au cours des années 1760.)
- GYERGYAI, Albert: Un correspondant hongrois de Voltaire: le comte Fekete de Galánta, in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, T. BESTERMAN (éd.) Genève 1963, XXV, pp. 779-793.
- NAGY, Péter: Le théâtre classique français en Hongrie, in *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae* 1969, pp. 39-54.
- FERENCZI László: Voltaire a XVIII. századi Magyarországon (La fortune littéraire de Voltaire en Hongrie au XVIII^e siècle), in *Sorsotok előre nézzétek* (Fixez vos yeux sur votre destin), B. KÖPECZI et L. SZIKLAY (éd.), Budapest 1975, pp. 183-200.
- BÍRÓ Ferenc: A magyar Mondain (Le Mondain hongrois), in *A fiatal Bessenyei és iróbarátai* (Le jeune Bessenyei et ses amis poètes), Budapest 1976. (L'auteur se penche sur l'adaptation que le général Lőrinc Orczy a faite en 1762 du *Mondain* et de la *Défense du « Mondain »*. Orczy était lié à l'écrivain György Bessenyei, à qui est consacrée la monographie de F. Bíró.)
- ALSZEGHYNÉ (Tési Edit): Voltaire egykorú magyarországi iskolai színpadon (La représentation contemporaine des pièces de Voltaire par des élèves hongrois), *Irodalomtörténeti Közlemények* (Communications sur l'histoire littéraire) 1979, pp. 571-577. (Il s'agit d'un manuscrit, daté de 1749 ou 1750, contenant la traduction anonyme en latin de la *Mort de César* et de *Rome sauvée, ou Catilina*.)

- VÖRÖS Imre : Benyák Bernát ismeretlen Voltaire-fordítása (La traduction inconnue d'un texte de Voltaire par Bernát Benyák), *Irodalomtörténeti Közlemények* 1979, pp. 159-161. (La traduction du chapitre XI des Lettres philosophiques, restée en manuscrit, a été faite par le père Benyák en 1769 à Nagykároly.)
- BÍRÓ, Ferenc : Voltaire et Rousseau en Hongrie à l'époque des Lumières, in *Les Lumières en Hongrie, en Europe Centrale et en Europe Orientale*, Actes du Quatrième Colloque de Mátrafüred, 20-25 octobre 1978, Budapest 1981, pp. 23-30.
- HOPP, Lajos : Voltaire et Rousseau. L'apparition des Lumières en Hongrie, in *Les Lumières en Hongrie . . . , op. cit.*, pp. 31-42.
- KÖPECZI, Béla : Le « bon sauvagement » en Europe Centrale et Orientale, in *Les Lumières en Hongrie . . . , op. cit.*, pp. 17-21.
- MICHAUD, Claude : Felvilágosodás, szabadkőművesség és politika a 18. század végén. Fekete János gróf levelezése (Lumières, franc-maçonnerie et politique à la fin du 18^e siècle. La correspondance du comte János Fekete), *Századok* 1983, pp. 558-599.
- VÖRÖS, Imre : Contribution à l'histoire des traductions : le « Poème sur la loi naturelle » de Voltaire et les problèmes lexicaux de son adaptation hongroise contemporaine, *Contrastes* (Paris) 1987, sous presse. (L'article s'occupe de l'adaptation du poème par le comte János Fekete de Galántha, avant 1796.)
- KÖPECZI Béla : Voltaire és a magyar történelem (Voltaire et l'histoire de Hongrie), in *Magyarok és franciák* (Les Hongrois et les Français), Budapest 1985, pp. 356-372.



A kiadásért felelős az Akadémiai Kiadó és Nyomda főigazgatója
Felelős szerkesztő: Munkácsy Katalin
Műszaki szerkesztő: Szakács Sándorné
Terjedelem: 3,18 A/5 iv
Printed in Hungary

87.15961 Akadémiai Kiadó és Nyomda — Felelős vezető: Hazai György

E sorozat az 1911-ben megszűnt Történelmi Tár folytatása, mely a Magyar Történészek Nemzeti Bizottságán belül alakult Forráskiadási Bizottság kiadványaként a jövőben kisebb történelmi forrásokat kíván közreadni a magyar történelem különböző korszakaiból. Az évente megjelenő füzetek mindegyike egy-egy témát ölel fel. Az első füzet Orczy Lőrinc és Fekete János Voltaire-hez írott francia nyelvű levelét tartalmazza.

Előkészületben:

Engel Pál: Kamarahaszna-összeírások 1427-ből

Glatz Ferenc: Szekfü Gyula levelezése Hóman Bálinttal

Kalmár János: Károlyi Sándor ismeretlen naplója

Szakály Ferenc—Szűcs Jenő: Budai bortizedjegyzékek a XVI. század elejéről (1505—1510)